

~~intéressant. Ceci dit, il révèle le flou théorique du volume, puisque le lecteur ne voit pas très bien comment cette contribution entre dans la problématique générale, dans la mesure où elle ne traite ni de relations interreligieuses ni des lieux de culte publics.~~

~~Une conclusion aurait pu, d'une part, expliciter et systématiser les liens entre ces différents terrains; et, d'autre part, construire un cadre théorique basé sur la richesse de toutes ces données ethnographiques. On peut déplorer son absence, sans pour autant minimiser l'importance de l'ouverture d'un dialogue fertile à laquelle cet ouvrage contribue.~~

~~KATERINA SERAIDARI~~

~~Laboratoire Interdisciplinaire Sociétés-Solidarités-Territoires, Toulouse (France)~~

Chivallon, Christine 2012. L'esclavage, du souvenir à la mémoire. Contribution à une anthropologie de la Caraïbe. Paris: Karthala. 618 pp. Pb.: 36,00 €. ISBN: 978-2-8111-0689-8.

L'ouvrage de Christine Chivallon impressionne par la densité de son propos, des concepts et des matériaux qu'il mobilise. Issu de recherches commencées en 2003, il s'inscrit dans le prolongement des travaux que l'auteure a consacrés depuis les années 1990 à la Caraïbe, à la diaspora noire et aux mémoires de l'esclavage. Elle livre ici un travail d'une grande érudition, convoquant l'ensemble foisonnant des grands textes littéraires et scientifiques relatifs à la Caraïbe, et s'appuyant sur une connaissance intime du terrain étudié. La forte dimension réflexive de l'ouvrage explique son ampleur et la nécessité pour l'auteure d'effectuer d'incessants va-et-vient entre la théorie et le terrain. La précision scrupuleuse avec laquelle l'anthropologue rend compte des conditions et partis pris de son enquête et la posture résolument « inquiète » dans laquelle elle délivre ses analyses, en nous faisant pénétrer ainsi au plus près de son atelier de chercheur, confèrent en outre à ce travail un grand intérêt méthodologique. L'enquête part du constat d'un soupçon d'illégitimité à l'égard

de la mémoire de l'esclavage et de la traite négrière en France, perçue comme utilitaire et utilitariste depuis l'explosion mémorielle des années 2000, où la demande de reconnaissance de passés douloureux s'est trouvée disqualifiée car associée à une exigence de repentance, à la victimisation et à une atteinte aux fondements universalistes que l'abolition de l'esclavage en 1848 était censée avoir définitivement restaurés. L'anthropologue décide alors de mettre à l'épreuve son intuition de l'existence d'un souvenir « agi/agissant » de l'esclavage à la Martinique en étudiant les traces de la révolte des petits propriétaires paysans contre l'aristocratie béké en 1870, dont la commune rurale de Rivière-Pilote dans le sud de l'île, réputée pour sa tradition anticoloniale, fut le haut lieu.

Partant du présent, l'auteure explique la rupture entre le classique récit républicain « schoelchériste » de l'abolition de l'esclavage et l'affirmation d'une mémoire de plus en plus revendicatrice et dénonciatrice au moment du Cent cinquantième de l'abolition, en 1998. En reprenant à son compte la notion de « mémoire incorporée », qui n'est pas sans rappeler l'habitus de Bourdieu, elle entreprend une anthropologie historique des mémoires à la Martinique en privilégiant la « thèse de l'aliénation », que l'on rencontre avec une intensité particulière aux Antilles françaises, et qui fait l'hypothèse du maintien d'une réalité anthropologique de l'expérience de l'esclavage dans la société issue de la matrice de la plantation. Reconstituant avec minutie l'insurrection de 1870 et ses interprétations, en se fondant en particulier sur les actes édifiants du procès des insurgés, l'anthropologue montre comment s'est mis en place, avec la répression, un discours de stigmatisation et de dés-héroïsation de la révolte qui, tout en célébrant les valeurs républicaines de liberté et d'égalité, est parvenu à légitimer l'ordre socio-racial instauré par l'esclavage. Mais la négation des inégalités criantes des cadres sociaux hérités de l'esclavage rend finalement l'oubli de l'esclavage impossible à la Martinique, dans un contexte qui reste structuré par la domination raciale. Le récit transmis dans

l'intimité intergénérationnelle est porteuse de mémoires familiales douloureuses, chargées de honte et de silence. Des récits de l'insurrection et de ses moments de violence paroxystiques prennent forme malgré tout en s'ancrant dans des territoires familiaux, lieux interstitiels d'un dédoublement colonial où s'affirment une autre conscience de soi, en même temps que les logiques de la « contre-plantation » et des « contre-mémoires », et où la ré-héroïsation de figures familiales devient envisageable. Parallèlement à cette mémoire collective construite en contrebande s'est affirmée une mémoire historique de l'insurrection et de l'esclavage, qui a surgi dans l'espace public martiniquais à partir de 1970 et de l'éveil des mouvements indépendantistes, avant de se matérialiser dans les années 1980 par la multiplication des musées, des monuments, des marches commémoratives et des noms de rues, l'État s'écartant alors de la sacro-sainte rhétorique républicaine pour apporter sa propre pierre au « fétichisme de la stèle », à la monumentalisation du souvenir et à une certaine folklorisation de la mémoire, comme pour mieux désamorcer la vivacité des conflits sociaux. Mais les demandes actuelles de réparation soulignent l'insuffisance de cette reconnaissance symbolique de l'État dans une société locale encore traversée par des clivages raciaux et dans laquelle les conflits fonciers, comme le récent mouvement d'occupation des terres des années 1980–2000, continuent à donner à voir la matérialité de rapports de force hérités de la période de l'esclavage.

BORIS ADJEMIAN

Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux / Centre d'études des mondes africains (France)

Descola, Philippe. 2012. *Claude Lévi-Strauss, un parcours dans le siècle*. Paris: Odile Jacob. 304 pp., Pb.: 24,90 €, ISBN 978-2-7381-2362-6.

*Cet ouvrage est issu des travaux du colloque international *Claude Lévi-Strauss, un parcours**

dans le siècle, qui a eu lieu le 25 novembre 2008 au Collège de France à Paris, à l'occasion du centième anniversaire de l'anthropologue français Claude Lévi-Strauss (1908–2009). Aux communications faites au colloque s'ajoute la transcription de deux conférences, celle que fit Daniel Fabre à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Paris) et celle de Maurice Bloch à New Delhi. L'ensemble de ces textes illustre les multiples facettes d'une œuvre difficile à classer.

Le premier chapitre « Terrains » regroupe les articles de Marie Mauzé, spécialiste des sociétés amérindiennes de la côte Nord-Ouest, et de Manuela Carneiro da Cunha, anthropologue brésilienne dont les travaux ont porté sur les cultures amazoniennes. Ces deux textes s'intéressent aux effets que l'anthropologie lévi-straussienne a exercés sur la connaissance des Indiens d'Amérique du Sud et d'Amérique du Nord, et aussi aux rôles majeurs qu'ont joués les particularismes culturels de ces derniers dans la définition des problèmes que cette anthropologie a cherchés à résoudre. Dans « Du local au global », les contributions de l'ethnologue africaniste Luc de Heusch et de l'anthropologue spécialiste du chamanisme sibérien Roberte Hamayon portent témoignage que l'anthropologie structurale n'a pas voulu résoudre que des questions spécifiquement américaines. Dans « Parenté et mythologie » consacré aux deux domaines clefs de la discipline dans lesquels Lévi-Strauss a apporté un changement de perspective radical, l'anthropologue Françoise Héritier revient sur la parenté et l'alliance qui lui sont chères et Pierre Maranda revient avec brio sur l'analyse des mythes, dans laquelle Lévi-Strauss était virtuose. Dans « Superstructures et infrastructures », la contribution de Carlo Severi rappelle que la réflexion sur l'art constitue une dimension fondamentale du projet lévi-straussien tandis que l'anthropologue américain Marshall Sahlins, qui côtoya Lévi-Strauss au sein du Laboratoire d'Anthropologie Sociale dans les années 1960, attire l'attention sur la fécondité de l'approche lévi-straussienne étendue à l'analyse des infrastructures. Dans « Logiques de la connaissance », le philosophe Claude Imbert esquisse les grandes lignes de la théorie de la connaissance sur laquelle s'appuie la méthode lévi-